Le peintre de l'éternité

APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT NOUS RACONTE, ENTRE LA RIVE EST DU NIL ET LA SALLE ÉGYPTIENNE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON, UNE HISTOIRE ÉTERNELLE. UN RÉCIT OÙ S'ENTREMÊLENT QUÊTE ET ENQUÊTE. UN PORTRAIT CROISÉ ET DÉCROISÉ OÙ L'ON EXISTE DANS LE REGARD DE L'AUTRE CAR « *LÀ OÙ EST L'ŒIL, LÀ EST LA VIE* ».

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Il avait été frappé, hier, par la familiarité de ce portrait qui effaçait le temps. Lucas était peintre d'histoires et son texte devait maintenant ressusciter l'émotion ressentie. Les mots rôdaient. Ses doigts, pinceaux magiques, peinaient à saisir les verbes chatoyants. Nul n'était aussi brillant que le jaune tiré du limon, l'ocre rouge de Sinopsis, le blanc d'une craie argileuse. Notre conteur broyait du noir et triturait la carte postale acquise au musée reproduisant le visage barbu peint en Egypte au III^e^ siècle après J.-C. Le support cartonné ne reflétait évidemment pas l'effet « peinture à l'encaustique sur bois ».
Une crise d'éternuements raviva l'irritation sous ses narines. Il se sentait fiévreux, courbaturé, bref « misérable ». L'auteur apaisa sa gorge douloureuse avec un gargarisme à l'eau tiède salée et se dirigea vers le musée. Il lui fallait revoir en direct ce portrait du Fayoum pour avoir, avec lui, une conversation entre hommes.

Dans la salle égyptienne

Les yeux noirs le regardaient intensément sans sourire. Lucas fixa son hôte. Il voulait capturer les derniers mots esquissés sur ses lèvres bien dessinées. Il ressentit à nouveau l'éblouissement premier. Les minuscules éclats blancs posés sur l'iris donnaient vie au regard sombre. Il savait que les paupières pouvaient se fermer en un clin d'œil. Soudain, le conteur éternua. Le personnage figurant sur le portrait scrutait notre visiteur, petit point coloré, immobile comme un pilleur de tombes. Pour se protéger d'une nouvelle expulsion de particules, l'homme du Nil se remémora une ancestrale incantation magique : « *Va-t'en, rhume, fils de rhume, toi qui romps les os, détruis le crâne, dissous la graisse et rends malades les sept ouvertures de la tête.* »
Il contemplait surtout une réalité invisible aux yeux de Lucas. Il posait, indéfiniment, devant le portraitiste ambulant qui, voilà dix-huit siècles, capturait son image. Didymos le vieux Grec avait déjà brossé à grands traits les mains et le buste d'Ammonius. Son jeune et élégant modèle à la peau brune représentait dignement la bourgeoisie urbaine d'Antinoé. Ce brunet avait parié sur les croyances égyptiennes en vue d'accoster l'au-delà comme un nouvel Osiris. Le « peintre de la mort » lui délivrait là une originale pièce d'identité. L'Antinoéen cachait mal sa contrariété. Le panneau de hêtre sur lequel le Grec peignait semblait bien trop grand. L'embaumeur devra découper à la sauvette cette planchette pour l'insérer entre les bandelettes. La main avait mêlé pigments et cire d'abeille. Elle souligna avec une ligne plus claire l'arête nasale et laissa l'oreille droite inachevée. L'âme seule importait, pas l'exacte ressemblance. Ici, nulle prouesse, juste une promesse ! Il suffisait simplement qu'Anubis, divinité bienveillante à tête de chacal, distinguât son client parmi tous les linceuls d'Antinoé. Le mener à bon port dans la salle des Deux Vérités devenait alors une formalité. Un rapport singulier unissait le peintre et le commanditaire. Ces deux-là collaboraient à une tâche singulière : se préparer à la mort.

« Va-t'en, rhume, fils de rhume, toi qui romps les os, détruis le crâne, dissous la graisse et rends malades les sept ouvertures de la tête. »

Ammonius émit une dernière volonté. Une épitaphe devra être inscrite sur sa momie. Didymos estompa habilement ses paroles confidentielles. Lucas, immobile, interrogeait toujours la bouche vermeille. Il lut alors, ou peut-être entendit cette dernière formule : « *Aie courage !* »
Le « peintre de la mort », grâce à son charismatique modèle, était devenu « le peintre de l'éternité ». Lucas rentra chez lui, remisa tisanes et fumigations. Il n'avait jamais perdu aussi vite un rhume… Sa part d'éternité redécouverte l'invitait à ne pas gaspiller le temps terrestre.
Quand il se fit tirer le portrait le lendemain, ses yeux souriaient encore. L'histoire fraîchement couchée sur le papier trottait dans sa tête. Tel le fameux « scribe aux doigts excellents » il lui fallait maintenant l'œil du lecteur pour se sentir pleinement vivant. ■

Portrait d'homme barbu du Fayoum
(0,40 x 0,28 m)
Egypte, III^e^ siècle après J.-C.
© Musée des Beaux-Arts de Dijon
Photo : François Jay

Le musée possède onze portraits funéraires dits « du Fayoum » (peints à l'encaustique sur une planchette de bois, et destinés à protéger la tête des momies) ; ce sont les plus anciens témoignages de l'art du portrait peint.